

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 7

Artikel: Bonnet de coton
Autor: Reboux, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BONNET DE COTON

BE voudrais célébrer dignement le bonnet de coton.

Il faudrait débiter sur le mode virgilien en énumérant les vertus de ce symbole des vies réglées. Le bonnet de coton a des adversaires bien plus redoutables que s'ils étaient féroces. Il a des adversaires moqueurs. Pendant du parapluie, il caractérise les honnêtes gens du règne de Louis-Philippe. Il est demeuré, depuis, la caractéristique de l'homme naïf et vulgaire, aux idées périmées, captives sous le casque à mèche.

Le bonnet de coton vaut mieux que cela. J'ajoute même qu'il devrait, de nos jours, être remis en honneur et revenir à la mode. Je m'explique.

Certes, il était superflu au temps où l'on couvrait les fenêtres bien closes.

Nos pères fuyaient le grand air. Ils n'en connaissaient pas la puissance reconstituante. Ils marinaient toute la nuit dans une atmosphère moite et confite où ils exhalaient soit cette aigre pestilence, soit cette tiède fadeur que dégagent les humains endormis.

Aujourd'hui, nous aimons à dormir en laissant la fenêtre ouverte. Ainsi le calme — relatif encore, mais amélioré — des rues urbaines, ainsi, la paix des rues campagnardes, semblent pénétrer en nous. Ainsi la fraîcheur nocturne nous recharge, comme des accumulateurs, d'un peu de jeunesse.

Mais il est fort déplaisant de n'être pas protégé contre le jet d'air glacé dirigé tout droit sur nos crânes plus ou moins dénudés.

Tous les risques, le bonnet de coton les conjure, qu'il soit de coton proprement dit ou qu'il soit un « bonnet de coton en soie » comme disent les personnes dont le langage ne s'embarrasse pas de scrupules contraignants. Grâce à lui, nous n'hésiterons plus à ouvrir la fenêtre. Grâce à lui, la nuit nous assainira sans nous enrhumier.

Les moins de trente ans, qui sortent sans chapeau, car ils ont la cervelle brûlante, reconnaîtront eux-mêmes que, s'il est possible de ne pas se couvrir le crâne quand on marche, il est logique de le faire quand on s'expose au froid dans l'immobilité du sommeil.

Et les moins de trente cheveux béniront une renaissance vestimentaire grâce à laquelle leur crâne, enfin protégé, ne sera plus un stand de gymnastique suédoise pour mouches matinales.

(Le nouveau savoir-vivre.) Paul Reboux.

LE DOCTEUR ALUYS

LES temps et les circonstances changent, ce qui fait que les hommes, ou plutôt leurs actions, se modifient également. Aujourd'hui, les disciples d'Esculape ont soulevé la peine à se créer une clientèle. Aussi, ne serait-il point étonnant de voir un jeune médecin, pressé de se faire connaître et de gagner sa vie, organiser en son lieu de résidence et dans les environs, des conférences publiques et gratuites sur les multiples formes du cancer, et de l'entendre démontrer très sensément la nécessité de combattre la maladie à ses débuts, c'est-à-dire le plus vite possible. Ces palabres amèneraient sûrement, les mois suivants, au conférencier toute une clientèle, particulièrement émotive, croyant ressentir les premiers atouchements de la redoutable maladie. Autrefois, on était sans doute moins nerveux, moins impressionnables et l'on se riait non seulement des malades par suggestion, mais aussi parfois des malades véritables, témoin Molière qui mourut sur la scène de son propre théâtre au moment où il jouait sa comédie du « Malade imaginaire ». Les médecins eux-mêmes, quand ils étaient fort occupés, redoutaient ces patients toujours très loquaces qui venaient réquerir leur aide pour des bagatelles destinées à se guérir sans l'avis de la Faculté. Je me souviens que le médecin de mon village avait effectivement en horreur ces gens qui, hors d'haleine et avec des airs d'enterrement, tenaient à le consulter sur des piqûres de puces et autres choses semblables. Sans se départir d'une juste prudence, il ne se gênait cependant pas non plus de leur dire son opinion avec

franchise, afin de leur enlever si possible tout désir de récidiver à la légère. Il est évident que s'il eût été moins honnête ou simplement plus intéressé et plus zélé à exploiter la bêtise ou la peur humaines, ce médecin, que nous appellerons, si vous le voulez bien, M. Aluys, aurait pu mettre de tels clients en perce comme des tonneaux dont on veut tirer du vin le plus souvent possible. Il eût eu le droit de se dire que ce n'était aucunement sa faute si, dans notre monde, il y a des gens qui ne sont point satisfaits quand ils apprennent que leur maladie est moins sérieuse qu'ils ne se l'étaient représentée.

M. Aluys répugnait profondément à ces besognes de « fabricants de maladies », ainsi qu'aux lauriers faciles qu'on y récolte ; on l'en respectait d'autant plus dans la vaste contrée où, le jour comme la nuit, par le beau temps comme par la tempête, il allait, enfoui dans son large manteau à pélerine, soulager les malades et relever le moral de leur entourage. Quand il arrivait dans la chambre d'un patient pas trop gravement atteint, il se gardait bien de se rendre directement auprès de lui. On le voyait tout d'abord arpenter lentement la pièce, inspecter en silence les gravures et photographies ornant les parois ou le dessus d'une commode, jeter un coup d'œil distrait par la fenêtre, puis, se ravisant, faire brusquement volte-face et interpellé son client d'un ton badin. L'auscultation terminée, il se mettait à rédiger une ordonnance avec tout le sérieux nécessaire et la relisait ou plutôt l'éplait posément à haute voix une douzaine de fois au minimum. S'il surprenait alors un léger sourire sur les lèvres d'une des personnes présentes, il ne manquait pas d'ajouter de sa grosse voix : « Nom de tonnerre ! vous ne voudriez pourtant pas que j'empoisonne le malade, une erreur étant l'affaire d'une seule syllabe ou d'une fraction de chiffre mal tournée ».

Lors des consultations à son domicile, notre docteur, après un cas embarrassant, aimait à donner un autre cours à ses idées. Pour cela, il se rendait dans sa basse-cour où il oubliait sans peine la fuite du temps en conversant avec ses poules, son coq et ses canards. Il leur adressait des compliments sur leur bonne mine, les appelait par leurs petits noms, leur posait des questions que les bêtes comprenaient certainement et auxquelles elles répondaient par un caquetage significatif. Là-dessus, le cœur tout ragillard par l'ingénuité et le naturel de son insouciance volatile, il s'en retournait à ses malades en faisant les rapprochements auxquels l'incitaient les circonstances.

Un jour que M. Aluys se trouvait en route, il rencontra un homme connu dans toute la contrée pour son avanie et que l'on avait baptisé du sobriquet « Tot por rein » (tout pour rien). Le bonhomme arrêta le char du médecin pour informer celui-ci que lui, « Tot por rein », avait justement une rage de dent.

— Eh bien ! montez sur mon char et asseyez-vous sur le banc ; je m'en vais vous soulager.

Le docteur qui, à ses heures, se chargeait de l'extraction des mauvaises dents, prit une pince dans sa trousse et d'un poignet solide fit l'opération sans autre formalité.

— Est-ce que cela coûte quelque chose, M. le docteur ? lui demanda timidement « Tot por rein », en le regardant de travers.

— Non rien, si vous m'autorisez à enlever une seconde dent, lui répondit le praticien qui avait remarqué que la molaire extraite n'était pas la seule malade. D'ailleurs, le courage du quidam, se disait-il, méritait bien une récompense. C'est ainsi que, debout sur son char arrêté au bord de la route, notre bon docteur arracha la seconde dent d'un geste énergique. Malgré la douleur ressentie, « Tot por rein » s'en alla tout glorieux de n'avoir pas eu un centime à déboursier.

A force d'être en contact avec la souffrance et la mort, M. Aluys, qui avait le cœur à la bonne place, réprouvait la vantardise et l'orgueil des humains et il considérait les ministres de l'Évangile comme des confrères, puisque, di-

sait-il, « ils sont les médecins de l'âme comme nous autres sommes les médecins du corps ». Il assistait assez régulièrement aux services divins, mais il s'arrangeait de façon à se trouver le dimanche matin dans l'une ou l'autre des paroisses avoisinant celle de son domicile. Non pas que le pasteur de ce dernier endroit lui fût peu sympathique, mais parce qu'il tenait à s'acquitter de ses devoirs religieux dans un petit village, presque en cachette, par dégoût de tout ce qui sentait l'ostentation, les choses profondes n'ayant, à son avis, pas nécessairement besoin de publicité. Il aimait particulièrement les sermons d'un M. L..., « mais, ajoutait-il dans l'intimité, ce pasteur devrait boire trois décis de vin blanc avant de monter en chaire, cela lui donnerait la vigueur qui lui manque ».

C'est aussi par répugnance pour certaines formes extérieures et pour tout ce qui aurait pu avoir l'apparence d'une manifestation clinquante et bruyante si chère aux foules que, lors de la mort de son ami, le conseiller fédéral L. Ruchonnet, il renonça à aller se joindre à Lausanne à la multitude qui accompagna les restes du grand Louis à sa dernière demeure. Cependant, il voulut tout de même rendre les honneurs qu'il devait à la dépouille de son ami et il le fit d'un cœur profondément ému. Je vois encore notre docteur, à quelques pas de la ligne du chemin de fer, assister seul, en un endroit à l'écart, au passage du train qui ramenait de Berne dans son pays natal celui qui avait été un grand et noble représentant de notre canton au sein des Conseils de la Confédération. Le chapeau à la main et les yeux voilés par la douleur, M. Aluys suivit du regard le train funèbre, aussi sombre qu'un astre éteint, jusqu'au moment où il se fondit dans la pénombre de l'horizon. Puis, notre docteur rentra chez lui, la tête basse et confuse, comme un homme à qui la destinée vient d'asséner un violent coup de boutoir.

Aimé Schabzigre.

RIEN

*Un rien est de grande importance,
Un rien produit de grands effets ;
Un rien fait pencher la balance,
En affaire, en guerre, en procès.
Et sur cette machine ronde,
Les gens qui ne font rien de rien,
N'avancent à rien dans le monde
Et ne sont jamais bons à rien.*

*Rien est souvent l'unique lot
Du talent que l'envie abaisse ;
Rien est toujours le premier mot
Qu'à l'indigent le riche adresse.
Rien dans le cœur, rien dans l'esprit,
Sont les riens qu'aux sots on reproche ;
Mais le pire sans contredit,
Mes amis, c'est rien dans la poche.*

HEUREUX CEUX QUI ONT CONFIANCE !

Béatitude pour le temps présent.

HEUREUX ceux qui ont confiance, simplement, sans obéir à nul mot d'ordre, sans pose, sans regard à côté pour s'inspirer de l'attitude du voisin !

Heureux ceux qui ont confiance en un avenir meilleur et tout proche, et que rien ne distraie de cet idéal, ni doute, ni soupçon !

Heureux ceux qui croient en la bonté humaine, dans cette fuite des vies, plus prompte que la course des siècles !

Heureux ceux qui ont confiance, parce que leur confiance leur vient de l'air qu'ils respirent et qui leur apporte un peu de l'azur vierge qui plane sur les sommets, les grands bois, ou les vastes étendues si vertes au printemps !

Heureux ceux qui ont confiance, parce que, toujours, la patrie a vaincu les sorts adverses et les malignités contraires !

Heureux ceux qui ont confiance, simplement, parce que leur cœur leur dit de croire et d'espérer : après le sombre hiver et ses affres et ses angoisses, le printemps, jeunesse de l'année, est toujours venu sourire à la jeunesse de la vie !

Heureux ceux qui ont confiance ! Dites et re-